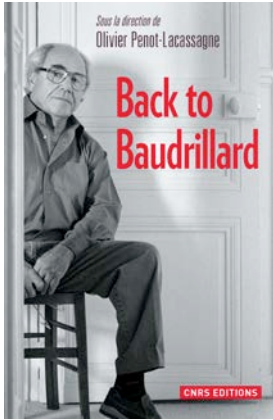


Sous la direction de
Olivier Penot-Lacassagne

Back to Baudrillard

CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



Il n'est pas aisé de parler de Jean Baudrillard (1929-2007). Des controverses, des polémiques, des malentendus tenaces ont brouillé sa réception. En marge de la sociologie, au seuil de la philosophie, à l'horizon d'une postmodernité artistique qu'il contesta, son nom suggère les appréciations les plus contradictoires. Jugements superficiels ou perspicaces, préjugés obscurs ou favorables, sentences amicales ou assassines : Baudrillard a séduit ou irrité plus qu'il n'a convaincu.

L'objet de cet ouvrage est moins de rassembler une somme d'hommages posthumes que de questionner l'actualité d'une œuvre qui, au-delà des célébrations ponctuelles, connaît un accueil à la fois fasciné et circonspect.

L'entrelacement des approches proposées (études, entretiens, lettres, notes) permet de saisir une pensée en continu déplacement. Les différents intervenants, parmi lesquels Alain Badiou, Sophie Calle, Gerry Coulter, Philippe Dagen, Michel Deguy, Nathalie Heinich, Michel Maffesoli, Philippe Petit, Bernard Stiegler, laissent entendre assentiments, reprises et prolongements, dissentiments, heurts, résistances, refus et contradictions. Certains reprennent un dialogue interrompu, d'autres l'engagent finalement, d'autres encore le récusent et s'en expliquent. Mais tous, refusant l'exégèse tranquille et neutralisante, se confrontent à la présence dérangeante de cette pensée à contre-courant, qui malmène les idées dominantes et dominées de l'« actualité ».

Olivier Penot-lacassagne est maître de conférences à l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3. Il a publié et dirigé plusieurs ouvrages, parmi lesquels : Contre-cultures ! (CNRS éditions, 2013), Engagements et déchirements. Les intellectuels et la guerre d'Algérie, co-écrit avec Catherine Brun (Gallimard/IMEC, 2012), Le Surréalisme en héritage : les avant-gardes après 1945 (L'Âge d'Homme, 2008), Antonin Artaud (Aden, 2007).

BACK TO BAUDRILLARD

Sous la direction
d'Olivier Penot-Lacassagne

BACK TO BAUDRILLARD

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche - 75005 Paris

Le défi de la pensée

Olivier Penot-Lacassagne

«L'extrême dérégulation (libéralisation) du monde nous force à inventer une autre règle du jeu [...]»¹.

Il n'est pas aisé de parler de Jean Baudrillard (1929-2007). Des controverses, des polémiques, des malentendus tenaces ont brouillé sa réception. Difficile à classer, malgré quelques livres qui surent satisfaire les us et les coutumes académiques, Baudrillard est rétif à toute récupération disciplinaire. En marge de la sociologie, au seuil de la philosophie, à l'horizon d'une postmodernité artistique qu'il contesta, son nom suggère les appréciations les plus contradictoires. Jugements superficiels ou perspicaces, préjugés obscurs ou favorables, sentences amicales ou assassines : Baudrillard a séduit ou irrité plus qu'il n'a convaincu.

On lui a parfois reproché ses traversées rapides, ses avancées à grands pas, un peu en deçà, un peu au-delà de la *réalité* et de la *vérité*. On lui a dénié une lisibilité qui semblait se dérober à mesure que l'œuvre se déployait, qualifiée tour à tour de nihiliste, d'apocalyptique, de visionnaire, de réactionnaire, d'extravagante. On s'est inquiété quelquefois de l'enthousiasme qu'il suscita outre-Atlantique, des « simulationnistes » de New York aux paillettes de Las Vegas. L'Éden américain, dont il ne

1. Jean Baudrillard, *Le Paroxyste indifférent. Entretien avec Philippe Petit* (1997), Paris, Le Livre de poche, coll. « Essais/Biblio », 1999, p. 21.

fut pas le seul à goûter les fruits², soulignait combien il était ici-bas, en France, l'objet d'une suspicion universitaire tenace qui monnayait féroce-ment le crédit et le discrédit qui lui étaient accordés.

L'incompréhension, le malaise, l'agacement ont ainsi accompagné les développements de ses écrits. Il est vrai que certains paradoxes sous sa plume ont contrarié la lecture de ses textes; certaines provocations ont détourné durablement les lecteurs de l'essentiel. Baudrillard jouait aussi avec le feu, et parfois il s'est brûlé³.

Mais ces péripéties ne peuvent masquer l'exigence qui l'animait. «Il faut envisager d'autres manières de penser», affirmait-il sans craindre la tâche qu'il s'imposait. La fréquentation attentive des penseurs de l'École de Francfort, d'Herbert Marcuse, des situationnistes ou de Gilbert Simondon, parmi d'autres, motivait une telle affirmation. Elle dessine une configuration intellectuelle particulière à laquelle Baudrillard est lié. Ses analyses, dans les années 1960 et 1970, du motif de la production, du fétichisme du travail, du consumérisme ou de la culture mass-médiatique prolongent ce travail de réflexion tout en le déplaçant. Dès le milieu des années 1970, Baudrillard s'affranchit en effet de cette configuration. Si peu à peu elle n'apparaît plus comme une «référence», il en garde néanmoins la «mémoire infuse⁴». Les renversements et les traversées qu'il expérimente alors, s'appuyant sur la responsabilité critique que ces penseurs revendiquaient, ouvrent des perspectives inédites.

Le «type de *vigilance*» auquel appelait cette configuration intellectuelle dont nous commençons peut-être à entrevoir l'avenir, a été précocement évincé. D'autres discours, constate Bernard Stiegler⁵, se sont imposés, formant en l'écartant ou la récusant autant de chapelles et de places fortes, avec leurs «alliances stratégiques», leurs «manœuvres d'encercllement et d'exclusion⁶», leurs silences et leurs démarcations.

2. Voir François Cusset, *French Theory*, Paris, La Découverte, 2003.

3. Le sort fait à l'opuscule *Oublier Foucault* est sans doute exemplaire. L'immédiate dénonciation de ce livre «douteux» publié par «l'ignoble Jean Baudrillard», «essayiste réactionnaire», engendra un silence durable qui n'a guère été rompu depuis 1977, sinon pour rappeler sans plus de commentaires la charge polémique de l'ouvrage (les expressions citées sont de Didier Éribon, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, coll. «Champs Biographie», 2011, p. 439).

4. Jean Baudrillard, *D'un fragment l'autre. Entretiens avec François L'Yvonnet* (2001), Paris, Le Livre de poche, coll. «Biblio/Essais», 2003, p. 10. Baudrillard use de ces mots à propos de Nietzsche.

5. Voir Bernard Stiegler, *Etats de choc. Bêtise et savoir au XXI^e siècle*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 2012.

6. Jacques Derrida, cité par Bernard Stiegler, *op. cit.*, p. 124.

L'histoire de ce «*Kampffplatz* sans merci» (la formule est de Jacques Derrida⁷) reste à faire. Sans doute le sort de Baudrillard y est-il lié. Il signale, en dépit des expériences collectives des revues *Utopie* et *Traverses*, l'isolement progressif d'un penseur qui ne fut attaché à aucune école. Certes, certains de ses concepts ont connu une fortune, bonne ou mauvaise, lui assurant une notoriété parfois ambiguë selon les alliances et les circonstances. Mais la «solitude de sa pensée⁸» doit être soulignée. Indocile, elle échappait aux annexions ; difficile, elle imposait et assumait une posture *critique* déroutante ; expérimentale, elle se transformait et se déplaçait. La pensée, écrit Baudrillard, n'obéit pas, elle est un «défi». Mais que défie-t-elle ?

*

Dès ses premiers livres, Baudrillard ouvre avec ses contemporains un dialogue dont il sera peu à peu exilé. À la recherche, comme «tous», d'une «alternative radicale⁹», il pourfend cependant les élans contestataires du moment. «Le discours négatif est la résidence secondaire de l'intellectuel», note-t-il en conclusion de *La Société de consommation*¹⁰. Baudrillard amorce alors une critique affranchie des contre-discours de l'aliénation et de la libération. N'instituant «aucune distance réelle», ces contre-discours en effet seraient «aussi immanents à la société de consommation que n'importe lequel de ses autres aspects¹¹».

Mais comment briser ce miroir dont Baudrillard pressent précocement combien son reflet négatif conforte l'ordre établi, non parce que la critique est inconséquente mais au contraire parce qu'elle lui est utile ?

7. Sur la vie intellectuelle ou académique française des années 1960 et 1970, et la «pratique stupéfiante de l'éviction», Derrida déclare : «Il y avait des camps, des alliances stratégiques, des manœuvres d'encerclement et d'exclusion. Sur ce *Kampffplatz* sans merci, telles forces se regroupaient autour de Lacan, d'autres autour de Foucault, d'Althusser, de Deleuze. La diplomatie de l'époque, quand il y en avait une (la guerre par d'autres moyens), c'était la diplomatie de l'évitement : silence, on ne cite pas, on ne nomme pas, chacun se démarque et tout cela forme une espèce d'archipel des discours sans communication terrestre, sans passerelles visibles.» in *Politique et amitié. Entretiens avec Michael Sprinkel sur Marx et Althusser*, Paris, Galilée, 2011, p. 24, cité par Bernard Stiegler, *op. cit.*, p. 124.

8. Jean-Paul Curnier, «Un gai savoir», *Lignes*, n° 31 («Le gai savoir de Baudrillard»), février 2010, p. 15.

9. Jean Baudrillard, Enrique Valiente Noailles, *Les Exilés du dialogue*, Paris, Galilée, 2005, p. 143.

10. Jean Baudrillard, *La Société de consommation* (1970), Paris, Gallimard, coll. «Folio/Essais», 1990, p. 316.

11. *Ibid.*, p. 316.

La crise de la critique du capitalisme a depuis lors été analysée. « Sous bien des rapports, observent ainsi Luc Boltanski et Eve Chiapello dans le prologue de leur livre *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, qui paraît en 1999, nous vivons aujourd’hui une situation inversée à celle de la fin des années 60 et au début des années 70. À cette époque, le capitalisme subissait une baisse de croissance et de rentabilité [...]. La critique, elle, était au plus haut [...]. » Le revirement « presque complet » de la situation et « les faibles résistances critiques » qui ont, en fin de compte, été opposées à cette évolution sont à l’origine de ce livre. « Au-delà des effets de neutralisation de la critique que générerait un pouvoir de gauche », il s’est agi de comprendre « pourquoi la critique n’avait pas “accroché” sur la situation, comment elle fut impuissante à comprendre l’évolution qui se produisait, pourquoi elle s’éteignait brutalement vers la fin des années 70, laissant le champ libre à la réorganisation du capitalisme pendant presque deux décennies, se cantonnant au mieux au rôle peu glorieux, quoique nécessaire, de chambre d’enregistrement des difficultés grandissantes du corps social, et pour finir, pourquoi de nombreux “soixante-huitards” se sentirent à l’aise dans la nouvelle société qui advenait au point de s’en faire les porte-parole et de pousser à cette transformation¹². »

Baudrillard a très tôt pris conscience – alors même que la critique paraissait « au plus haut » – de sa faiblesse et des conséquences qui en découleraient. Sa lucidité précoce, à *contretemps*, dévoile l’illusion d’une telle posture. La « transfusion » qu’il discerne n’abolit pas encore les oppositions, mais elle ébranle la tension dialectique qui les anime. Enfermé dans une spécularité qui semble indépassable, l’envers devient peu à peu l’endroit sans pour autant que l’un et l’autre se confondent. La négativité s’épuise autant qu’elle est épuisée par le système qui l’autorise, l’apprivoise, l’absorbe, la neutralise, l’asphyxie ou la récupère. Cet enfermement spéculaire que Baudrillard diagnostique dès la fin des années 1960 préfigure une « circonvolution interne du système qui fait qu’on ne peut plus être en situation d’opposant¹³ ». Ce constat, dont on a souvent dénoncé le pessimisme inquiétant, ne supposait pourtant aucune résignation. Il relançait au contraire l’impératif critique dans un monde où les formes de résistance s’apprivoisent et se consomment. Relire Baudrillard aujourd’hui, dans cet après-coup dont on mesure l’abîme, n’est donc sans doute pas inutile.

12. Luc Boltanski et Eve Chiapello, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, 17-18.

13. Jean Baudrillard, *Le Paroxyste indifférent*, op. cit., p. 106.

Le Miroir de la production, qui paraît en 1973, approfondit l'analyse de cette complicité par «contamination» du discours dominant et de sa critique. Baudrillard y convoque les concepts fondamentaux de l'analyse marxiste et y déconstruit la «ruse du capital» qui piège celle-ci. L'homme est-il une «force de travail? », interroge-t-il. La libération des forces productives se confond-elle avec la libération de l'homme? Est-ce là «un mot d'ordre révolutionnaire ou celui de l'économie politique elle-même»? Personne, constate Baudrillard, ne semble douter de cette «évidence finale». Et pourtant, «les petites phrases innocentes» qui la traduisent «sont déjà des ultimatums théoriques» qu'il conviendrait d'analyser avec la plus grande rigueur. Car elles sont les «métaphores prodigieuses du système qui nous domine, fable de l'économie politique qui se raconte encore aux générations révolutionnaires, infectées jusque dans leur radicalité politique par les virus conceptuels de cette même économie politique¹⁴».

Cette fable – et ses «antifables» –, dont Boltanski et Chiapello relate-ront vingt-cinq ans plus tard les avatars, se fonde sur un schème dominant, modèle de simulation destiné à «coder tout matériel humain» et «métaphorisé tous azimuts¹⁵»: celui de la production.

Un spectre hante l'imaginaire révolutionnaire: c'est le phantasme de la production. Il alimente partout un romantisme effréné de la productivité. La pensée critique du *mode* de production ne touche pas au *principe* de la production. Tous les concepts qui s'y articulent ne décrivent que la généalogie, dialectique et historique, des *contenus* de production, et laissent intacte la production comme *forme*. C'est cette forme même qui resurgit derrière la critique du mode de production capitaliste. Celle-ci ne fait en effet que renforcer, par une curieuse contagion, le discours révolutionnaire en termes de productivité: de la libération des forces productives à la «productivité textuelle» illimitée de Tel Quel, jusqu'à la productivité machinique usinière de l'inconscient chez Deleuze, [...] aucune révolution ne saurait se placer sous un autre signe que celui-là¹⁶.

Peut-on échapper à cette «contagion» qui semble obérer toute possibilité d'alternative radicale? «Le mot d'ordre, constate Baudrillard, est

14. Jean Baudrillard, *Le Miroir de la production* (1973), Paris, Galilée, 1985, p. 18 pour les citations de ce paragraphe.

15. *Ibid.*, p. 11.

16. *Ibid.*, p. 9.

celui d'un Éros productif» auquel rien ne semble se soustraire. « Richesse sociale ou langage, sens ou valeur, signe ou phantasme, il n'est rien qui ne soit "produit" selon un "travail". Si c'est la vérité du capital et de l'économie politique, elle est tout entière reprise à son compte par la révolution: c'est au nom d'une productivité authentique et radicale qu'on va subvertir le système de production capitaliste¹⁷. »

Un tel contre-discours « productiviste » peut n'être qu'une métaphore « révolutionnaire », mais cette « infection métaphorique » est cependant révélatrice de la difficulté à penser au-delà ou hors du schème général de la production. Pour Baudrillard, une telle dépendance est suspecte. Nous sommes là « au défaut » du geste critique: « l'antithèse joue à l'alternative¹⁸ ». Une critique plus radicale reste donc à inventer.

Sans doute inaudible dans l'après-68 des « déterritorialisations » résistantes et contestataires, l'exigence d'un pas au-delà, qui contiendrait la promesse d'une nouvelle effectivité de la pensée, détermine un geste de rupture annonçant une œuvre singulière. Les mots de séduction, d'échange, de simulacre, de fatal, d'hyperréalité, « non substitutifs les uns des autres », qui se succèdent durant les années 1970, sont autant de déplacements inventant de nouvelles règles du jeu. Le langage devient une « stratégie fatale »: « non plus un instrument de production de sens, mais d'apparition et de disparition, qui impose ses propres surprises, ses événements, ses catastrophes¹⁹ ».

Il importe de ne pas ignorer ces prémisses. Débattre avec ou contre Baudrillard, dans sa proximité ou dans sa mise à distance de ce qui nous requiert aujourd'hui, de manière pressante, suppose que cette scène inaugurale, qui dessine une bifurcation, qui ne soit pas négligée, méprisée ou simplement ignorée. Peu importent les consensus, les objections et les différends. On peut se disputer sur telle proposition, on peut rejeter telle projection ou déclarer n'y rien comprendre. Mais ne pas apercevoir ou minorer ce *changement de terrain*, c'est amoindrir une pensée inventive, la réduire à dessein ou par maladresse à des considérations périphériques, en gommer la transversalité. Baudrillard parle dans l'ouverture de ce changement, attentif à l'*altérité* qu'il approche livre après livre.

*

17. *Ibid.*, p. 9-10.

18. *Ibid.*, p. 39.

19. Jean Baudrillard, Enrique Valiente Noailles, *Les Exilés du dialogue*, op. cit., p. 19.

La pensée de Baudrillard, donc, est un défi. Glissant du diagnostic à l'hypothèse, elle ne se dérobe pas, mais renonce aux règles d'un « jeu » qu'elle refuse, où le différend et la différence sont pris dans « un échange généralisé de toutes les valeurs²⁰ ». Baudrillard – et telle est sa radicalité – rompt avec le *gastrotex*te ambiant, qui digère tout et son contraire. Pour que la pensée ne soit plus seulement « l'antifable qui couronne la fable²¹ », il invente ses propres règles du jeu. Le « déjouement perpétuel du sens²² » y devient essentiel. Échange impossible, inéquivalence, indécidabilité : Baudrillard joue avec le sens commun d'un « système maître du positif et du négatif », le déjouant autant qu'il le peut sans le dénier. Le jeu baudrillardien ne s'oppose pas ; ou plutôt, il renouvelle les règles de l'opposition. La destruction du sens (par la dénégation, le non-sens, l'insensé, l'absurde) n'est pas son propos.

Par l'hypothèse, le paroxysme, l'expérimentation, la préfiguration ou la saturation, la pensée *reprend langue*. Elle ne répond pas, mais anticipe ; elle vise l'originalité radicale d'un événement ou d'une situation, les précède, introduit une discontinuité. Par la « violence de l'écriture », Baudrillard exaspère la « violence intégriste du système » qui étouffe, annule ou recycle toutes les formes de résistance. L'écriture baudrillardienne invente un autre monde, « antagoniste » ; elle est « un acte, non pas de résistance, mais irréductible au fonctionnement général²³ ».

L'engagement de Baudrillard a son lieu dans la langue, où se réinvente une pensée qui fait éclater « non pas la vérité du système, mais sa logique », où s'élaborent de nouvelles configurations théoriques court-circuitant le réel. La méthode n'est pas alternative. « Inutile, constate-t-il, de se battre sur un terrain où les modèles de récupération sont les plus forts ». Et néanmoins, par l'hypothèse menée à la limite, par le déjouement du sens, par l'exaspération de la légalité critique, il ne renonce pas. « Je suis un homme d'actualité, d'actualisation », écrit-il²⁴.

La finalité de cet ouvrage est donc moins de rassembler une somme d'hommages posthumes que de questionner l'actualité de cette oeuvre qui, au-delà des célébrations ponctuelles, connaît un accueil à la fois fasciné et circonspect.

L'entrelacement des approches proposées (études, entretiens, lettres, notices) permet de saisir une pensée en continu déplacement. Texte

20. Jean Baudrillard, *Le Paroxyste indifférent*, op. cit., p. 25.

21. Jean Baudrillard, *La Société de consommation*, op. cit., p. 315.

22. Jean Baudrillard, Enrique Valiente Noailles, *Les Exilés du dialogue*, op. cit., p. 26.

23. Jean Baudrillard, *Le Paroxyste indifférent*, op. cit., p. 57.

24. *Ibid.*, p. 231.

après texte, adressant une parole dérangement, provocante, insolite, Baudrillard forge des concepts qui appellent réponse. Les propositions théoriques se succédant, les contresens n'ont pas manqué et la vivacité de sa pensée a été parfois convertie en lieux communs (la phantasmatique de la «simulation», qu'il tenta vainement de conjurer, en est un exemple). Conversion regrettable qui empêcha de l'interroger fermement, de débattre et de lui répondre avec responsabilité.

Tel est l'objet de ce livre. La parole y est libre. Les textes rassemblés laissent donc entendre assentiments, reprises et prolongements, dissentiments, heurts, résistances, refus ou contradictions. Certains reprennent un dialogue interrompu, d'autres l'engagent finalement, d'autres encore le récuse et s'en expliquent. Mais tous, refusant l'exégèse tranquille et neutralisante, se confrontent à cette pensée à contre-courant qui malmène les idées dominantes et dominées de l'«actualité».

Faire retour sur cette œuvre, c'est en effet – car elle l'exige – *rester critique*.

I.

Miroirs brisés

«La production, le travail, la valeur, tout ce par quoi émerge un monde objectif et par où l'homme se reconnaît objectivement [...] non pas seulement dans la forme matérialisée d'obsession économique de rendement, déterminée par *le système* de la valeur d'échange, mais bien plus profondément dans cette *surdétermination par le code*, par le miroir de l'économie politique, dans cette identité que l'homme revêt à ses propres yeux, lorsqu'il ne peut plus se penser que comme quelque chose à produire, à transformer, à faire surgir comme valeur. Phantasme remarquable, qui se confond avec celui de la représentation, où l'homme devient à lui-même son propre *signifié*, se joue comme *contenu* de valeur et de sens, dans un procès d'expression et d'accumulation de soi-même dont la forme lui échappe.»

Jean Baudrillard,
Le Miroir de la production

En divergent accord

Michel Maffesoli
Entretien avec Olivier Penot-Lacassagne

Michel Maffesoli — En préambule à notre entretien, j'aimerais évoquer brièvement la relation que Jean Baudrillard et moi-même entretenions. Il y avait entre nous une vraie différence d'approche et en même temps une grande proximité humaine. À la fois une critique de fond, sur laquelle je reviendrai, et une profonde connivence. Le sociologue des religions et philosophe juif Jacob Taubes a écrit un petit livre sur ses rapports avec l'antisémite Carl Schmitt, dans lequel il parle d'un «divergent accord». Il me semble que cette expression est assez juste nous concernant.

Il y a, selon moi, deux Baudrillard : un Baudrillard qui était un homme de la banalité – et c'est là où l'on se retrouvait : il était fils de gendarme, je suis fils de mineur, nous sommes l'un et l'autre d'un milieu populaire ; il y a aussi un Baudrillard mondain, qui oubliait le Baudrillard de la banalité pour lui préférer le petit milieu parisien. Avec le premier – on se voyait souvent et on discutait alors de plain pied – il existait entre nous une connivence, presque sans parole, par rapport à la réalité sociale. Avec le second, c'était très différent. Le clivage est là pour moi.

Olivier Penot-Lacassagne — *Il y a chez Baudrillard un excès qu'on pourrait qualifier de méthodologique. Défi, paroxysme, séduction des limites : la pensée, note-t-il, «accélère l'échéance», elle travaille l'illusion de la fin. Dans Apocalypse, publié en 2009, vous écrivez, revenant à l'étymologie du mot : «Nous sommes au seuil d'une ère nouvelle. [...] L'époque attend sa propre apocalypse comme on appelle la révélation des choses.»*

L'œuvre de Baudrillard sait-elle appréhender et dire ce qui vient ? Entrevoit-elle ce seuil sur lequel notre époque, selon vous, se tient ? Offre-t-elle les mots, sinon justes, du moins lucides et clairvoyants, pour saisir et comprendre

les enjeux de ce temps nouveau que vous analysez dans vos différents livres? En d'autres termes, que nous «révèle», si elle nous révèle quelque chose, la pensée «apocalyptique» de Baudrillard?

Michel Maffesoli — À la différence de beaucoup d'autres, l'œuvre de Baudrillard sait dire ce qui vient et par conséquent elle donne à penser. Si je suis aujourd'hui réservé sur ses deux premiers ouvrages, *Le Système des objets* (1968) et *La Société de consommation* (1970), il n'en reste pas moins que *Le Miroir de la production* (1973), *L'Échange symbolique et la mort* (1976), ou encore *De la séduction* (1979), sont autant de livres qui *révèlent* avec pertinence les caractéristiques de notre société. Je considère qu'il y a là une vraie position *apocalyptique*, au sens étymologique, distincte donc de l'apocalyp-tisme ultérieur dont on crédite habituellement Baudrillard. Les trois ouvrages mentionnés ont été des leviers méthodologiques importants, permettant de mieux appréhender notre époque.

Olivier Penot-Lacassagne — *Qu'est-ce que notre époque cache, occulte, rejette sous le voile et qui demeure en attente de son dévoilement et de son actualisation?*

Michel Maffesoli — Je ne dirais pas que c'est l'époque qui rejette ou occulte, mais l'intelligentsia, c'est-à-dire ceux qui ont le pouvoir de dire et de faire (universitaires, décideurs, journalistes...). Nous nous retrouvons, chacun avec ses mots, sur cette question. Le problème est dans le fait que l'époque est en avance sur ceux qui sont censés la dire. La vraie occultation est dans cette incapacité à trouver les mots justes, à ne pas craindre ce qui émerge et ce qui advient. Contre la *correctness* politique, théorique et épistémologique, engluée dans les schémas du contrat social moderne, il s'agit de proposer les mots les moins faux, les notions les plus justes pour saisir les mutations en cours, caractéristiques de ce que j'appelle la postmodernité. Nous manquons de mots justes.

Olivier Penot-Lacassagne — *D'où, peut-être, chez Baudrillard comme chez vous, la multiplication livre après livre des propositions, des ouvertures ou des aperçus sur le temps présent...*

Michel Maffesoli — Un peu à la manière de Valéry Larbaud évoquant les vagues qui érodent les falaises dans un mouvement lancinant. Ou comme Lévinas soulignant chez le poète Edmond Jabès, à la différence d'une posture

« L'horizon des singularités » 171
Jean Baudrillard (entretien)

III.
MÉTAMORPHOSES ET DISSÉMINATIONS

L'art contemporain en questions 191
Philippe Dagen
Entretien avec Olivier Penot-Lacassagne

Lettre 203
Sophie Calle

Le portrait impossible de Baudrillard 205
Itzhak Goldberg

Destinées américaines 211

Jean Baudrillard et *Matrix* : désaccord parfait 215
Ludovic Leonelli

Alexander McQueen et Jean Baudrillard :
« Le plaisir de la mode » 225
Gerry Coulter

Voyage en Terre Sainte : l'*Amérique* de Baudrillard 233
Erik Butler

Jean Baudrillard, pataphysicien 245

« Cette bière n'est pas une bière » 249
Jean Baudrillard (entretien)

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions
sur notre site

www.cnrseditions.fr